

FEUILLETON DU SAMEDI

Les Intrigues d'Une Orpheline

(Suite.)

XIII

Pendant qu'il donnait la dernière touche à sa moustache, il dit à son valet, dont il s'était fait accompagner :

— On ne m'avait jamais mis dans cette chambre, Baptiste. Elle me fait l'effet d'être admirablement belle. L'a-t-on préparée exprès pour moi ?

— Je le crois, monsieur, répondit le valet. On m'a dit que c'était la chambre à coucher du baron de Romilly, et qu'on ne s'en était pas servi depuis sa mort. Regardez ce lit. J'espère que vous dormirez là sur vous deux oreilles.

Rivolat chancela soudainement, et s'appuya contre la table. Son valet vit qu'il était devenu extrêmement pâle, et que ses dents claquaient.

— Au nom du ciel, qu'avez-vous monsieur ? s'écria-t-il. Vous êtes devenu, tout à coup, pâle comme un cadavre.

— De l'eau-de-vie ! murmura son maître ; de l'eau-de-vie, vite !

Ses yeux, malgré lui, se portèrent de nouveau vers les rideaux qui étaient tirés tout autour du lit. C'était une horrible fascination qui les attirait de ce côté.

— Oui, monsieur ! cria le valet, en s'apprêtant à sortir de la chambre.

— Reste ici, fou ! vociféra Rivolat ; ne me quitte pas. On trouvera une bouteille d'eau-de-vie dans ma malle, vite !

Le valet courut à la malle, et en tira une bouteille longue et étroite, dont les côtés étaient carrés et dont le sommet était monté en argent. Elle était pleine d'un liquide brun or. Rivolat la prit, et, après en avoir oté le bouchon, il la porta à ses lèvres et but à grandes gorgées.

Cette liqueur paraissait être très-puissante, car, quand il retira la bouteille de sa bouche, il eut comme une contraction, et porta les mains sur ses yeux.

— Des spasmes ? demanda le valet, en recevant la bouteille, et en s'assurant à l'odeur qu'elle pourrait supporter un mélange d'eau, dans le cas où il lui plairait d'en goûter.

Rivolat ne répondit pas. Il acheva sa toilette en silence, et, sans attendre les dernières touches que son valet voulait lui donner, il se prépara à descendre au salon.

Au moment où il allait, à la grande surprise de Baptiste, s'éloigner sans que sa toilette fût complètement achevée, il se retourna soudainement vers lui, et dit d'un ton sec et sévère :

— Trouvez-moi une autre chambre. Je ne coucherai pas dans celle-ci. Faites attention, il n'y a pas d'excuse, il me faut une autre chambre, — plutôt le chenil qui est auprès de l'écurie que ce tombeau.

Il prononça ces derniers mots en frissonnant, et descendit rapidement au salon, qu'il s'attendait à trouver vide, et où il espérait avoir le temps de se remettre de l'effet qu'avait produit sur lui la communication de son valet. Mais, avec dépit, il y trouva M. Dorville, le notaire de la famille, et le chapelain, qui, tous deux, étaient venus sans être attendus, l'un pour affaire, l'autre pour faire une visite de condoléance, et ce faisant, profiter, s'il y avait lieu, d'un bon dîner et d'un verre ou deux de bon vin.

Le prêtre et le notaire saluèrent Rivolat. Ils choisirent pour sujet de la conversation

M. de Romilly, et dirent chacun leur opinion sur la façon dont le baron avait été tué, — qui, selon eux, était le meurtrier, et quand et comment il serait possible de l'arrêter.

Ils prièrent aussi Rivolat de donner son avis sur ce douloureux événement, et M. Dorville l'invita, d'une façon que Rivolat crut n'être pas exempte d'intention, à faire connaître ses idées sur les causes qui avaient amené la mort du baron.

Au moment où ces paroles sortaient de sa bouche, il s'aperçut de la présence d'Hélène, qui, debout près de lui, en grand deuil, était aussi blanche qu'une statue d'albâtre. Il vit qu'elle avait les yeux fixés sur Rivolat avec une expression singulière, — si singulière qu'il en éprouva une sorte de frisson. Il regarda Rivolat et il observa que son visage était aussi pâle que celui d'Hélène, qu'il avait un air hagard des plus extraordinaires.

Avant qu'il pût pousser plus loin ses réflexions, le duc de Flamanville fit son entrée, et, après avoir salué tout le monde, il se dirigea vers Hélène qui fut l'objet de toutes ses attentions.

Rivolat, à qui l'eau-de-vie commençait à monter au cerveau, se laissa entraîner à parler sur un des sujets du jour, et il le fit avec tant d'incohérence que M. Dorville se trouva dans l'impossibilité de comprendre ce qu'il disait, et moins encore ce qu'il voulait dire.

Heureusement pour Rivolat, qui commençait à s'apercevoir de ses divagations et faisait d'inutiles efforts pour reprendre le fil de ses idées, la duchesse douanière, l'air noble et majestueux, fit son entrée, et presque immédiatement après l'on annonça le dîner.

Le duc laissa sa mère aux soins de Rivolat, qui, avec une satisfaction parfaitement jouée, quoiqu'il lançât un coup d'œil expressif à Hélène, accepta l'honneur d'escorter la duchesse dans la salle à manger. Le duc les précéda avec Hélène, et M. Dorville avec le chapelain formèrent l'arrière garde.

Le dîner fut triste et silencieux. Le duc était préoccupé, et Rivolat avait le cerveau dans un état de trop grande excitation pour pouvoir parler avec calme, ou écouter patiemment les observations qu'échangeaient entre eux le chapelain et le notaire.

Aussitôt après le dîner, l'on se précipita vers le salon ; mais alors la duchesse douanière, qui avait, sans doute, mangé trop précipitamment, se trouva mal, et sa femme de chambre dut la conduire dans son appartement. Hélène elle-même, dès que le café fut servi, profita d'une occasion pour s'échapper.

Mais auparavant, elle avait reçu de Rivolat un bout de papier sur lequel il y avait tracé quelques mots au crayon.

Hélène les lut aussitôt qu'elle fut dans sa chambre. Ils étaient ainsi conçus :

« Venez me trouver sur la terrasse à onze heures, — à minuit si vous préférez. J'y serai. Ne manquez pas, car je suis prêt à tout. Réfléchissez avant de me pousser à des actes qui seraient regrettables pour vous et pour moi. »

Elle avait été frappée de l'expression de son visage quand elle était entrée dans le salon ; elle avait été, en outre, alarmée par son air presque féroce durant le dîner, même alors qu'il se montrait le plus empressé auprès de la duchesse, et elle crut qu'il était préférable de ne pas l'exaspérer au point de lui faire commettre des folies. Elle résolut donc de céder à ses exigences, mais de ne pas sortir avant minuit, parce qu'elle espérait qu'à cet heure les domestiques et le duc seraient couchés. Elle ne désirait certes pas que le duc sût qu'elle accordait un rendez-vous à Rivolat, à une heure aussi indue, car elle était sûre que, s'il en était informée, c'en serait fait de ses plus chères espérances.

Elle attendit que la petite aiguille de la pendule fût près de minuit, et alors elle se dirigea silencieusement vers la terrasse.

Il faisait très-clair, la lune étant presque dans son plein, brillait d'un vif éclat. En avançant, frissonnante et tremblante, elle vit Rivolat appuyé contre un pédestal qui supportait un vase de fleurs.

Il avait les bras croisés, et les yeux obstinément fixés à terre, comme par une influence magnétique. Il fumait un cigare et paraissait être plongé dans une profonde méditation.

Elle glissa doucement jusqu'à côté de lui, et le toucha. Il tressaillit, et la prit par la main, mais presque aussitôt une exclamation d'horreur s'échappa de ses lèvres et il indiqua le bas de la terrasse.

Dans un fond obscur elle vit une personne enveloppée dans un manteau, qui s'avancait lentement et silencieusement vers eux, et elle, aussi, poussa une exclamation d'alarme.

— *C'est l'esprit du baron de Romilly !* murmura Rivolat en chancelant.

Hélène ne cria pas, mais elle s'enfuit le plus vite qu'elle put.

XV

TOUT POUR LE MEUX

Deux heures passées seul au milieu d'une nuit assez froide, en vue du bois où le baron de Romilly était tombé frappé par sa main avaient passablement affaibli les nerfs d'Ernest Rivolat, déjà plus d'à moitié brisés par les habitudes d'orgies, de folies, et par les crimes qu'il avait commis. Il était naturellement superstitieux dans la pire acception du mot. Dans son enfance, il avait horreur d'être laissé seul dans l'obscurité ; dans son adolescence, il avait une répugnance à approcher seul, la nuit, d'endroits solitaires. Dans les circonstances ordinaires de la vie, il ne manquait pas de courage ; il aurait bravement fait face à un homme quel qu'il fût et il aurait fait, sans aucun doute, un brave soldat. Mais son imagination crédule le troublait aisément, et il était persuadé que l'esprit des morts avait la possibilité de se montrer, surtout dans les endroits qu'il fréquentait habituellement durant leur existence sur la terre.

Quand il avait assigné un rendez-vous à Hélène, il l'avait fait sans réfléchir, poussé seulement par la détermination qu'il avait prise de lui parler en particulier, et, à peine était-il descendu de sa chambre qu'il s'aperçut qu'il aurait agi beaucoup plus sagement en cherchant à obtenir cette entrevue d'une façon légitime, et à une heure convenable.

Quelques minutes après qu'il fut installé à son poste, le souvenir de la trahison dont il s'était rendu coupable à l'égard du baron de Romilly, en le tuant avant qu'il n'eût le temps de tirer lui-même, lui revint à l'esprit. Il essaya de se persuader qu'il s'était battu loyalement, et qu'il était en droit de tirer aussitôt que le mot "deux" avait été prononcé.

— Si en effet, disait-il, j'avais attendu le mot "trois," il aurait pu m'en coûter la vie. . .

Quoi qu'il en fût, le baron avait succombé, et il n'avait fait qu'obéir à ses instructions, en fuyant, et en le laissant là où il était tombé.

Pourquoi, alors, l'esprit du mort viendrait-il le hanter ?

C'était une question à laquelle il ne put répondre d'une manière qui le satisfît, et pendant deux longues heures, il se promena sur la terrasse, s'attendant à voir, d'un moment à l'autre, le fantôme du baron, avec sa